Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 27 (1963)
Heft: 107-108

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

— Les Éditions de l'Académie de la République populaire roumaine inaugurent une nouvelle publication périodique, qui porte le titre de *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, et dont les directeurs responsables sont Gr. C. MOISIL et A. ROSETTI. Elle est destinée à encourager la recherche des jeunes auteurs roumains dans le domaine de la linguistique théorique et appliquée, en leur procurant sans retard la possibilité de publier le résultat de leurs recherches. Le premier cahier a paru en 1962. Ses 257 pages renferment 19 articles.

— M. Alf. LOMBARD vient de publier une huitième édition du *Manuel phonétique du français parlé* de K. NYROP (Gyldendal, 1963). Cette édition a été entièrement revue par ses soins et munie d'un appendice « Comment se prononcent les lettres françaises ».

— Sous le titre *Linguistica generale e linguistica francese* (Il Saggiatore, 1963) M. Cesare SEGRE présente une traduction italienne du livre classique de Charles BALLY, *Linguistique générale et linguistique française*. Il y a ajouté une *Nota introduttiva* et un appendice : *Le caratteristiche della lingua italiana*.

— La collection « Que sais-je » des P. U. F. s'est enrichie tout récemment de quatre volumes nouveaux, qui sont très utiles aux étudiants et aux curieux de linguistique et de philologie. Deux ont pour auteur M. Pierre GUIRAUD : *L'ancien français* (n° 1056), *Le moyen français* (n° 1086). Les deux autres sont de M. Jean ROUQUETTE, *La littérature d'oc* (n° 1039) et de M. Pierre BEC, *La langue occitane* (n° 1059). Nous rendons compte plus loin des deux derniers.

— La *Bibliothèque française et romane* (Paris, Klincksieck), du Centre de philologie romane de Strasbourg, a publié l'*Espinette Amoureuse* de Jean FROISSART, éditée par M. Anthime FOURRIER. Cette nouvelle édition, scrupuleuse, munie de notes et d'un glossaire, est la bienvenue, l'édition précédente de ce texte amusant étant vieille de près d'un siècle et devenue introuvable.

— Du *Diccionario Histórico de la Lengua Española* (Director J. CASARES, Subdirector R. LAPESA MELGAR, Redactores S. F. RAMÍREZ y S. GILI GAYA (voir *RLiR*, 24, 392) a paru en 1962 un troisième fascicule qui va de la page 241 à la page 368, d'*Abundar* à *Aceleradamente*.

LIVRES. COMPTES RENDUS SOMMAIRES.

Pierre NAUTON, *Atlas Linguistique et Ethnographique du Massif Central*. Tome IV, *Exposé général*, *Table-questionnaire*, *Index alphabétique*. Institut de Linguistique Romane de Lyon. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1963. Un vol. relié, 18 × 26 cm., 222 pages. — On connaît l'entreprise des Atlas de la France par régions, dont l'initiateur fut Albert Dauzat. Les volumes de cartes de trois de ces atlas sont aujourd'hui

publiés : ce sont ceux de la Gascogne, du Massif Central et du Lyonnais. Mais les cartes ne sont pas d'une utilisation aisée si elles ne sont complétées par un index présentant dans l'ordre alphabétique les mots des titres et les principaux termes patois. Aussi Gilliéron et Edmont ont-ils donné une *Table de l'Atlas Linguistique de la France*. Pour *AIS* Jaberg et Jud ont voulu un index plus élaboré ; ils ont typisé les mots patois aux formes multiples, ils ont groupé dans un même article les formes et les sens d'un même mot et ont présenté ainsi réunis les matériaux d'une monographie de chaque mot (voir mon compte rendu dans *RLiR* XXV, 199). D'autre part, Jaberg et Jud avaient publié, en même temps que le premier volume de leur atlas, en 1928, une brochure accessoire portant le titre de *Der Sprachatlas als Forschungsintrument*. Dans une premiére partie, cette brochure donnait des renseignements pratiques pour la lecture des cartes (la table des signes phonétiques, celle des localités et des témoins) et le questionnaire. Dans une partie théorique plus courte, elle traitait des méthodes de l'enquête. A l'imitation de ces grandes aînés, les auteurs des Atlas de la France par régions dont les cartes sont déjà publiées, préparent des volumes de complément. M. Nauton vient de publier le premier de ces ouvrages. Il l'a conçu à la fois comme *Der Sprachatlas* de Jaberg et Jud et comme la *Table* de l'*ALF*. Comme *Der Sprachatlas*, cet ouvrage contient des renseignements pratiques concernant le domaine de l'atlas et un exposé méthodologique ; et comme la *Table* de l'*ALF*, un index alphabétique des mots français. Ce volume étant vraisemblablement le premier d'une série, et prenant par là une valeur exemplaire, il est nécessaire de l'examiner avec soin.

La première partie, intitulée « Exposé général », contient : une présentation du domaine exploré, histoire, géographie, peuplement, et surtout situation linguistique (ch. I et II) ; un exposé critique de la méthode suivie pour le questionnaire, l'enquêteur, le choix des points d'enquête et des témoins, les procédés de l'enquête, la transcription et la publication (ch. III à VI) ; quelques indications sur l'emploi de l'atlas et les résultats qu'on peut en attendre (ch. VII). Dans la présentation de son domaine M. N. note que « la répartition des faits linguistiques... est due à des facteurs divers, notamment historiques, géographiques, démographiques », qu'il serait donc « utile et commode » pour le lecteur de posséder de nombreuses cartes auxiliaires (p. 14). M. Séguy a pu, avec la collaboration de spécialistes, donner tout un fascicule de cartes historiques (pagi, fiefs, diocèses), géographiques (sols, relief, climat...) et économiques (cultures, élevages, ...). M. N., ne disposant pas de semblables collaborations, s'est contenté de trois cartes liminaires : relief, divisions historiques (civitates, fiefs, anciens diocèses), routes anciennes. Il remarque fort justement que pour satisfaire les curiosités des spécialistes de l'aérologie, il faudrait rédiger une véritable encyclopédie. Et, chaque région étant conditionnée par les régions voisines, il faudrait avoir recours à des encyclopédies plus vastes encore (p. 14). J'ajouterai ceci : bien des faits linguistiques, par exemple les limites, trouveront leur explication dans des faits d'histoire ou de géographie humaine, mais ce sera le travail des auteurs d'atlas de rechercher quels sont ces faits ; il est difficile de les choisir au moment de la publication des atlas. Il y a d'autre part des limites qui ne semblent pas avoir d'explication dans l'histoire connue ni dans la géographie : je pense par exemple aux limites toujours énigmatiques du francoprovençal, qui doivent s'expliquer à la fois par d'antiques relations d'échanges entre Lyon et la haute Italie, et surtout par la poussée nord-sud des phénomènes d'oïl sur un domaine qui appartint d'abord à la France du Sud. C'est pourquoi, tout en étant reconnaissant à M. Séguy de nous avoir donné une très belle série de cartes

auxiliaires suggestives, nous ne critiquerons pas M. Nauton d'en avoir donné beaucoup moins, et nous n'exigerons pas des responsables d'atlas qu'ils fassent mieux que lui. D'ailleurs dans les chapitres I et II M Nauton nous donne tous les renseignements désirables sur l'histoire, la géographie et surtout la situation linguistique de son domaine.

L'exposé méthodologique des chapitres III à VI est si dense qu'il faudrait l'analyser page après page. Ce n'est pas possible dans le cadre de ce compte rendu. Mais je tiens à signaler l'importance de ces quatre chapitres à tous les auteurs d'atlas. Ils trouveront là les conseils les meilleurs, donnés par un homme qui sait ce dont il parle. M. Nauton a été en effet, non seulement le responsable qui choisit le domaine et les localités, qui élabore le questionnaire et rédige les cartes, mais aussi l'enquêteur unique qui choisit les témoins et fait l'enquête. Je signale tout particulièrement ce qu'il dit de la préparation du questionnaire (p. 53), des données sémasiologiques (p. 58 à 62), des données de l'*ALF* et de sa décision de ne pas refaire systématiquement l'enquête dans les localités de l'*ALF* (p. 73 à 80), de la densité du réseau (p. 80 et 81), des procédés d'enquête (p. 88 à 95) et de la transcription phonétique (p. 107 à 110). Je m'arrête quelque peu au problème du questionnaire qui est l'objet du chapitre III, sur lequel je veux faire quelques remarques.

Le problème du questionnaire est certainement le plus difficile de tous ceux qu'a suscités l'entreprise des atlas régionaux. La nécessité de comparer entre elles les cartes des différentes provinces avait incité A. Dauzat à composer un questionnaire général, mais ce questionnaire, jugé insuffisamment complet et peu adapté, a été abandonné ; il n'a servi qu'à l'*ALGa*, pour lequel d'ailleurs M. Séguy a fait faire une enquête complémentaire. Pour l'*ALLy*, j'ai rédigé un questionnaire plus adapté et plus complet, de 2 000 questions environ. Pour l'*ALMC*, M. Nauton en a composé un autre aussi adapté, mais beaucoup plus long (de 4 000 questions). Les entreprises se multipliant et chaque auteur composant un questionnaire particulier, le danger est apparu d'atlas trop dissemblables. Au cours d'un colloque, à Strasbourg en 1956, j'émis le vœu qu'un questionnaire commun soit adopté par tous, au moins pour une partie de l'enquête. Mais plusieurs atlas étaient déjà en chantier, et les diverses entreprises n'étaient guère coordonnées : mon vœu n'eut aucun écho. Quand une commission commença de réunir au C. N. R. S. les responsables des atlas, et qu'il fut possible de prendre des décisions communes, on décida seulement que les responsables échangeraient leurs questionnaires, et l'on recommanda aux auteurs n'ayant pas fini la mise au point de leur questionnaire « d'avoir le souci de rendre possible la comparaison des atlas entre eux, ponr environ 80 % des cartes » (compte rendu de la réunion de la commission des atlas linguistiques, 8 mars 1962).

Au moment où M. Nauton mettait son *ALMC* en chantier, seuls existaient le questionnaire Dauzat et celui de l'*ALLy*. En composant son questionnaire, M. N. a moins envisagé de rendre possible la comparaison entre son Atlas et les autres atlas existants ou futurs, que d'obtenir un questionnaire adapté à toutes les réalités patoises de son domaine. Il s'est donc inspiré non seulement du *NALF* et de l'*ALLy*, mais de son *Patois de Saugues* et des ouvrages de Lhermet, de Vayssier, de Dornheim. Il a abouti à un questionnaire très riche de 4 000 questions. Un tel questionnaire recouvre évidemment les zones du vocabulaire qui conservent le patois encore partout en France ; il doit recouvrir aussi les zones qui sont peut-être encore conservatrices de patois dans quelques régions très préservées, mais qui sont certainement francisées ailleurs. C'est ainsi que la question « défiguré » ne donnerait,

à ma connaissance, en Lyonnais, que des *défigurâ*, tandis que la question « méconnaissable » ne donnerait rien du tout. La carte 1250 de l'*ALMC* qui réunit ces deux questions ne présente elle-même de patois que pour « défiguré » et seulement dans quelques rares points : *deskòra* à 40, *afrabat* à 53, 54, 55, *eibabina* à 5. Pour prendre un autre exemple, la question « moustache » ne donnera probablement rien nulle part en France ; en tout cas la carte 1254 de l'*ALMC* ne présente que *moustache* plus ou moins patoisé. Avec des questions de cet ordre nous nous trouvons sur la limite qui sépare l'atlas du dictionnaire : il est toujours utile de consigner ces mots dans un dictionnaire du genre du *GPSR* ; un atlas peut faire l'économie de ces cartes-là. C'est pourquoi, quand il sera question de concordance entre les atlas, il faudra distinguer entre les cartes nécessaires et celles qui le sont moins ou pas du tout. Il n'est pas grave qu'un atlas n'ait pas relevé les formes patoisées de « moustache ». Il serait grave au contraire qu'il n'ait pas, parallèlement aux autres atlas régionaux, les cartes des phénomènes atmosphériques connus de tous, des techniques traditionnelles de la fabrication du pain, de l'élevage, de la laiterie, du foin, du blé...

A ce point de vue il est peut-être dommage que, dans les statistiques de concordance qu'il donne p. 55, M. N. n'ait pas pensé à tenir compte de cette distinction. Pour le « ciel et les phénomènes atmosphériques » il indique 93 cartes dans l'*ALMC*, 66 dans l'*ALLy*. Cette correspondance est, à première vue, insuffisante pour un chapitre semblable. Mais j'ai montré (*RLiR* XXI, 211) que, parmi les cartes de l'*ALMC* qui manquent dans l'*ALLy* plusieurs n'ont plus en Lyonnais de dénominations patoises (« Orion », « les Pléiades », « l'étoile du berger »), que pour d'autres l'*ALF* est très suffisant (« bleu », « il fait chaud »), que d'autres ne présentent que des variantes morphologiques d'un terme déjà cartographié ; et qu'il ne faut regretter pour l'*ALLy* que l'absence de quatre cartes seulement. On voit que la correspondance entre l'*ALMC* et l'*ALLy*, à titre d'exemple, est bien meilleure que ne le laisserait croire la simple statistique de la page 55.

Une autre statistique donnée par M. N. page 55 doit être corrigée. M. N. écrit : « la table analytique de S. Pop dénombre 18 termes à initiale A, 15 à initiale B qui figurent dans l'*ALMC* et sont ignorés des 21 autres atlas ». En lisant dans cette liste des termes comme *affourager*, (la vache) *amouille*, *appentis*..., je sentis une inquiétude : aurais-je oublié, dans l'*ALLy*, des notions qui se présentent si fréquemment à la pensée du patoisant ? Heureusement il n'en est rien et M. Nauton lui-même a pris soin de consigner après le titre de ses cartes la référence à celles de l'*ALLy*. Que s'est-il donc passé ? Il s'est passé que la liste de S. Pop ne tient compte que des titres français et isole les unes des autres des cartes qui traitent du même objet sous des titres synonymes ; et M. Nauton, qui a pourtant l'habitude de vérifier les documents qu'on lui fournit, a omis de contrôler cette liste. Voici les termes qu'il faut donc retirer de cette liste, avec l'indication de la carte correspondante dans l'*ALLy* :

(la neige) *adhère* (au sabot), *ALMC* 52 ; *'ça taloche'* *ALLy*, 807
affourager, *ALMC* 460 ; *donner à manger* (aux bêtes), *ALLy* 296
aiguillier, *ALMC* 1208 ; *l'étui aux aiguilles*, *ALLv* 660
airellier, *ALMC* 212 ; *les plantes qui portent les airelles*, *ALLy* 490*
amas (de rochers), *ALMC* 85 ; *un 'chier'* *ALLy* 856
(la vache) *amouille*, *ALMC* 406 ; *elle est prête à vêler*, *ALLy* 289
appentis, *ALMC* 632 ; *le hangar*, *ALLy* 757.

Restent 11 termes qui ne se trouveraient que dans l'*ALMC*. Je ne pense pas que la perte soit très importante pour les atlas qui ne possèdent pas ces termes : l'un (*agiter les ailes*) n'est guère expliqué dans l'*ALMC* et a peut être son équivalent dans *ALLy* 356 (*la mère-poule en face du danger*), un autre renvoie par erreur à une carte de choses et non de mots (*assolements*) ; deux n'appellent en réponses à peu près partout que du français ou une traduction du français (*appétissant*), 4 sont des termes connus surtout des éleveurs (*abot*, *aggravée*, *antenais*, *arthrite du grasset*), une (*l'arrière-point*) a donné dans l'*ALMC* la forme patoise de RETRO, je ne suis pas sûr qu'elle aurait donné quoi que ce soit en Lyonnais. Restent deux termes (*abats du porc*, *aisselier*) qu'il aurait peut-être été intéressant d'obtenir. On voit que le manque à gagner est beaucoup moindre que ne le faisaient croire les statistiques non expliquées.

En résumé la concordance entre l'*ALMC* et les atlas qui, comme l'*ALLy* ou l'*ALGa*, ont un questionnaire moins riche que celui de l'*ALMC* me paraît moins mauvaise que ne le laisserait croire une lecture rapide de la page 55. M. N. a composé un questionnaire extrêmement complet parce que son domaine est particulièrement conservateur. Il n'a pu éviter cependant les cartes de français patoisé et celles de termes expressifs dont les aires sont plus superposables qu'opposables. Ceux qui opèrent dans des régions moins conservatrices ne devront ni ne pourront l'imiter. Il est vraisemblable que le nombre de 2 000 correspond assez bien au nombre minimum des termes vraiment patois que tout atlas devrait présenter. En tout cas il faut bien se garder des questionnaires-fleuves que l'on établirait facilement à l'aide de toutes les curiosités lexicales qu'on peut trouver dans les dictionnaires patois, curiosités ne correspondant pas à des notions de vaste étendue, comme celles qui doivent entrer dans des atlas destinés à recouvrir tout le domaine gallo-roman.

M. Nauton a groupé dans son chapitre VII (« Emploi et résultats ») deux études. Dans la première (« L'ancien provençal littéraire »), il montre que les atlas régionaux permettent de cerner la « zone linguistique où peut se situer un texte anonyme », et de préciser la part du dialecte chez certains auteurs, par exemple les troubadours vellaves. Dans la seconde (« L'apport de l'*ALMC* au *FEW* »), il présente une liste de corrections et de compléments à apporter au *FEW* pour le Massif Central. Il est bien évident que M. Nauton ne pense pas que l'utilisation d'un atlas est limitée à la localisation des anciens textes et à la composition d'un dictionnaire étymologique. Il nous donnera plus tard une géographie linguistique de son domaine.

La deuxième partie de l'ouvrage renferme d'abord la table des cartes dans leur ordre de présentation (p. 131 à 184). Cette table recouvre à peu près le questionnaire. Elle dispense d'avoir recours aux tables partielles placées en tête de chacun des trois volumes de cartes ; elle pourra servir aux chercheurs qui ont à rédiger un questionnaire. Cette deuxième partie renferme aussi un index alphabétique (p. 185 à 217) qui regroupe tous les mots figurant dans les titres des cartes. Ainsi le lecteur trouvera vite le terme qu'il cherche, si toutefois il s'agit des équivalents patois d'un terme français. Mais si c'est un mot patois qu'il désire retrouver, et que ce mot patois ne soit pas clairement lié à un terme français, cette table ne lui sera que de peu de secours. Il lui faudrait une table des mots patois. M. Nauton, qui a eu conscience de ce besoin, remarque qu'une table des termes patois exige un travail très long pour inventorier, typiser et classer tous ces termes. Sans doute, mais un atlas linguistique ne sera vraiment utilisable qu'à ce prix.

M. Nauton écrit, page 10, que la publication des cartes n'est qu'un « premier stade des recherches dialectales » et qu'il prévoit deux autres stades : le dépouillement des textes dialectaux et l'étude synchronique et diachronique des faits linguistiques révélés par les cartes et les textes. Je souhaite qu'il trouve le temps de nous donner un index des types patois contenus dans son atlas.

Et maintenant je veux dire mon admiration pour l'œuvre accomplie. En peu d'années M. Nauton a mené à bien la lourde tâche de composer et de publier un atlas étendu dont il était le seul responsable et le seul enquêteur. L'ordre chronologique de ses enquêtes, publié page 87, est éloquent : du 6 juillet 1951 au 9 octobre 1952, il a accompli sans désemparer 43 enquêtes d'une semaine chacune, et 11 enquêtes, les dernières, du 25 mai au 23 septembre 1953. Le premier d'entre nous il vient de publier un volume de présentation qui renferme un remarquable exposé méthodologique et une masse de renseignements nécessaires pour l'utilisation de l'atlas. Les remarques que j'ai pu faire sur quelques passages n'enlèvent rien à l'excellence de l'ensemble.

John Orr, *Essais d'étymologie et de philologie françaises*. Bibliothèque française et romane, publiée par le Centre de Philologie romane de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Série A : Manuels et Études linguistiques, 4. Paris, Klincksieck, 1963. 218 pages, et une carte hors texte. — Les diverses études qui composent ce volume ont la même caractéristique, celle d'« envisager la langue comme une activité humaine, complexe et infiniment variée, motivée ou gratuite à l'occasion, hésitante, maladroite, capricieuse, ingénieuse à ses heures, parfois même enjouée ». Ainsi s'exprime M. J. Orr dans son Avant-Propos. Étudiant le libre jeu de la langue, il s'est intéressé à *L'Étymologie populaire* (p. 1 à 15) et au *Rôle destructeur de l'euphémie* (p. 25 à 35), puis aux jurons et aux mots bas, domaine d'élection de l'euphémie (*De l'étymologie des jurons*, p. 16 à 24, *Autres étymologies scabreuses*, p. 36 à 52, *Quelques étymologies « douteuses »*, p. 53 à 60). Philologue, son attention a été retenue par des mots très usuels de la langue littéraire, par des expressions très idiomatiques, dont le sens paraît difficilement explicable aujourd'hui par la simple analyse, et il a patiemment débrouillé l'écheveau d'histoires assez compliquées (*Prolégomènes à une histoire du français « songer »*, p. 76 à 92, *Réflexions sur le français « ça »*, p. 93 à 100, « *Vous avez beau faire* », p. 101 à 113, *Le français « s'en passer »*, p. 114 à 136). Il s'est plu à rechercher le sens d'expressions disparues (*Ancien français « c'est del meins »*, p. 137 à 157, « *A petit vous soit* », p. 158 à 164) ou de vers énigmatiques (*Sur un vers de l'« Eulalie »*, p. 165 à 172). Il s'est intéressé aussi à l'utilisation esthétique de la langue par les écrivains (*Pour le commentaire linguistique de « L'Art poétique »* de Boileau, p. 173 à 191). A l'occasion il a donné son avis sur l'étymologie du fr. *patois* (p. 61 à 75), sur l'origine du provençal littéraire (p. 192 à 199) et sur la phonologie (p. 204 à 209). Enfin, en disciple de Gilliéron, il a expliqué une carte de l'*Atlas linguistique de la France*, à titre d'exemple pour étudier la rencontre d'homonymes, source d'étymologies populaires et d'évolutions sémantiques (*Mensonge « copeau de rabot »*, p. 200 à 203). Telle est la matière de ce petit livre, riche de faits et de trouvailles, alerte et joliment écrit. Jamais pédant, se défiant de tous les systèmes, il n'impose aucune doctrine. S'il fallait à tout prix en trouver une, ce serait celle qui se lit dans l'Avant-Propos : « si l'on veut progresser vers une vue d'ensemble sur le langage [il est nécessaire] de partir de problèmes, variés certes, mais toujours précis et nettement circonscrits ». Quelle meilleure façon pouvait nous donner ici le grand Romaniste qui a été l'élève de Gilliéron ?

La rencontre d'homonymes cause dans le lexique de nombreuses perturbations, comme celle du copeau de bois appelé parfois *mensonge*. M. J. Orr a republié sous le titre *Three studies on homonymics* (Edimburgh at the University Press, 1962, 80 pages) trois études qui faisaient partie d'un précédent recueil *Words and sounds in english and french* (Blackwell, Oxford, 1953). Il faut relire ces pages suggestives, qui éclairent l'origine des expressions comme « je suis frit » (feri), « vous m'avez manqué » (menti), « cela me fait une belle jambe » (gemme), et surtout celle de notre verbe *aimer*, héritier de l'ancien *esmer*.

Paul FALK, *L'appellation « compère » du français* compère-loriot *et l'allemand* pirol *ont-ils la même origine grecque ?* Acta Universitatis Upsaliensis. Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis ; nova series I : 2. Uppsala, 1963. 32 page et 1 planche hors texte. — On se rappelle l'histoire ingénieuse de l'appellation picarde *compére-loriot* telle que l'a contée Gilliéron. D'après lui *compère-loriot* supposait une lignée non attestée de : **merle-loriot*, devenu **mère-loriot*, laquelle aurait engendré un **père-loriot*, père à son tour du **compère-loriot*. En fait *père-loriot* existe, mais pas en Picardie : en Lyonnais. M. Falk l'y a rejoint, il s'est aperçu que la carte « Loriot » de l'*ALLy* (510) cachait un nid de loriots, appelés les uns *Pierre glorieux*, les autres *père glorieux*, que *père* et *Pierre* étaient en fait des *piro* et que pour suivre ces *piro* il fallait descendre la vallée du Rhône, où l'on trouvait enfin des *figue-loriot*. Cette configuration géographique de l'aire *glorieux-piro-figue* a amené M. Falk à supposer que ces mots, au moins l'un ou l'autre, pouvaient être des mots massaliotes. A l'examen, cette hypothèse de travail s'est révélée juste : *glorieux* cache, sous une étymologie populaire, le grec χλωρίων « loriot » (étymologie repoussée autrefois par A. Thomas) ; *figue-loriot* doit être une réminiscence, un calque fait sur le grec συκοφάγος « mangeur de figues », dans une région où Grecs, Romains et Gaulois vécurent longtemps côte à côte ; enfin *piro* doit être πυρρός « couleur de feu » (la couleur du feu est le jaune comme le rouge, et le loriot figure dans le mythe de Phénix). A cette dernière étymologie on ne peut objecter le fait que le grec antique n'a pas tiré de πυρρός un nom pour le loriot ; M. Falk pense que ce nom a été créé dans la Magna Graecia et colporté par les Massaliotes dans la vallée du Rhône. Voilà résumée brièvement une belle étude, dans laquelle les preuves et les objections phonétiques, sémantiques, géographiques sont minutieusement examinées. La configuration géographique de l'aire le long de la vallée du Rhône rend très vraisemblable l'étymologie massaliote : cette aire ressemble tellement à celle de nombreux autres mots grecs chez nous. Il faut ajouter que *glorieux* remontant la vallée de la Saône, a pénétré dans les patois de Lorraine, mais n'est pas entré en Allemagne. Plus chanceux *piro* (*pirol*) est attesté en bavarois dès le XIVe siècle. M. Falk peut alors justifier son titre : le *compère-loriot* et l'allemand *pirol* doivent avoir une même origine, grecque. — Que M. Falk me permette d'ajouter à sa documentation déjà si riche, d'après l'*Atlas Linguistique du Massif Central*, dans la légende de la carte 316 : un *figue-loriot* à Prévenchères (village de la Lozère tourné vers la vallée du Rhône), un *fringo-loriot* qui doit cacher un *figue-loriot* à Bourg-Saint-Andéol sur le bord du Rhône. — Dans sa conclusion, M. F. propose d'ajouter son loriot grec « à la liste des *Animalia pyrricha* dont Henry et Renée Kahane nous ont raconté dernièrement la fascinante histoire ». Je saisis cette occasion de signaler cet important article paru dans *Glotta* 39 (1960), p. 133 à 145.

Rudolf HALLIG et Walther von WARTBURG, *Système raisonné des concepts pour servir de base à la lexicographie. Essai d'un schéma de classement.* 2e édition recomposée et augmentée. Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Veröffentlichungen des Instituts für Romanische Sprachwissenschaft. No 19. Akademie-Verlag, Berlin, 1963, 316 pages. — Tel est le titre français de la seconde édition du fameux Begriffssystem, qui a suscité tant d'intérêt dès sa publication en 1952 et depuis lors. La liste des comptes rendus et des études qui ont paru à son sujet est longue, on la trouvera aux pages 29 et 30. On se rappelle que la 1re édition était publiée dans un format inhabituel et que, si le Begriffssystem était rédigé en français, l'introduction l'était en langue allemande. Les auteurs, pour faciliter l'usage de la seconde édition, l'ont mise en format in-8o et ont donné dans les deux langues, française et allemande, l'ancienne introduction et le nouvel Avant-Propos. Je ne veux pas évoquer ici les problèmes théoriques que soulève le Beggriffssystem (un dictionnaire doit-il suivre l'ordre alphabétique ou le classement par concepts ? Dans quel ordre faut-il classer les concepts? Est-il possible d'arriver à un classement type de valeur universelle ?). Mais je tiens à citer, en en soulignant l'importance, les dernières phrases de l'Avant-Propos de cette seconde édition, dans lesquelles les auteurs précisent le caractère du système : « C'est un système empirique de références extra-lexicales, contenant les concepts généraux du langage et établi d'après certains principes de classement fondés sur une base phénoménologique. Il sert à des recherches lexicologiques qui consistent à mettre en valeur le caractère structural du vocabulaire. Il n'est pas davantage, mais pas moins non plus ».

Bengt LÖFSTEDT, *Studien über die Sprache der Langobardischen Gesetze. Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität.* Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Latina Upsaliensia, I. Stockolm, 1961. XVI + 361 pages. — Le plus ancien texte auquel se réfère l'étude de M. Löfstedt est l'Édit de Rhotari, daté de l'année 643. Quel temoignage portent de tels textes sur l'évolution du latin en direction des langues romanes ? Toutes les particularités, phonétiques, morphologiques et syntaxiques, lexicologiques, sont analysées avec beaucoup de soin par M. L., qui montre leur aboutissement en roman. Ce sont les particularités phonétiques qui retiennent le plus son attention : fermeture de *e* et de *o* en *i* et *u*, monophtongaison de *ae* et *au* en *e* et *u*, prothèse (*istudium*, *expolia*) et, par contrecoup, aphérèse (*stimatione*), sonorisation des intervocaliques (*fabriga*, *dugatur*), ouverture de *b* en *v* (*devere*, *liveros*, par contrecoup *faborem*), épenthèses (*volumptate*, *indempnis*)... Les évolutions morphologiques occupent un chapitre plus court, de même que les types lexicologiques annonciateurs de mots ou de sens romans : *cappelare* « tailler », *carracium* « échalas », *castenea* (type de la Lombardie), *cicinus* pour *cycnus*, *coxa* « cuisse » (dans un texte où le sens est particulièrement clair : « De brachio, coxa seu tibia rupta »), *fragiare* « briser », *semus* pour *semis* « demi », *taliola* « piège », *vetare* pour *negare*, *ad maritum dare*, *per omnia* « partout ». Trois index (des matières, des mots, des textes) terminent l'ouvrage. Il se recommande par une analyse minutieuse des textes et par un recours systématique aux autres documents (œuvres littéraires, chartes, inscriptions...) et aux études qui l'ont précédé. Il fait honneur à l'école suédoise.

R. A. HAADSMA et J. NUCHELMANS, *Précis de latin vulgaire, suivi d'une Anthologie annotée.* J. B. Wolters, Groningen, 1963, 137 pages. — En composant ce petit livre les

auteurs ont surtout pensé aux étudiants romanistes, plutôt qu'aux spécialistes. La moitié du volume est occupée par une description du latin vulgaire : sons, lexique, morphologie, syntaxe. L'autre moitié est un recueil de textes, abondamment expliqués et parfois traduits. On ne saurait trop remercier les auteurs d'avoir facilité ainsi le travail des apprentis. Les textes sont ceux qu'on attendait : inscriptions, Plaute, la Cena Trimalchionis, Grégoire de Tours... Notons la curieuse correspondance échangée par les évêques Frodebertus et Inportunus dans les années 665-666 (p. 118-120).

Pierre BEC, *La langue occitane*. Collection « Que sais-je ? ». n° 1059. Paris, P. U. F., 1963. 128 pages. — Voici un excellent petit livre. Écrit par un spécialiste, il présente un résumé non superficiel de nos connaissances concernant la langue occitane. Ses quatre chapitres se groupent en deux parties : la langue occitane (son histoire, ses dialectes), l'occitan langue d'une culture. Dans le ch. I, M. Bec s'attaque au problème de la bipartition linguistique du gallo-roman et présente tour à tour l'explication d'A. Brun (par les substrats) et celle de M. v. Wartburg (par le superstrat germanique). Prenant une position très sage, il tient compte des deux théories et pense que bien des causes ont joué pour maintenir l'occitan dans une dépendance plus grande du latin, à l'abri des innovations du Nord : le peuplement, la colonisation romaine ancienne de la Provincia, l'orographie et l'histoire qui ont opposé une barrière aux invasions germaniques et plus tard aux influences du Nord. Dans le ch. 2. (« Fragmentation dialectale »), M. B. distingue un ensemble nord-occitan (palatalisation de K + A, amuïssement d'intervocaliques...) d'un ensemble occitan moyen, et évidemment du gascon et du catalan. Le nord-occitan contient les dialectes limousin, auvergnat, et provençal alpin ; l'occitan moyen comprend le languedocien et le provençal. A l'appui de cette division M. Bec présente en détail les traitements phonétiques particuliers à chaque ensemble ou à chaque dialecte. Le lecteur a ainsi sous la main, en peu de pages mais fort précises, un répertoire des divers traits phonétiques de chaque dialecte du midi de la France. Les chapitres 3 et 4 traitent de la langue écrite, d'abord de l'ancien occitan, langue des troubadours, langue juridique et administrative.

M. Bec insiste sur le caractère de *koinê* aussi bien de la langue littéraire que de la langue administrative. Il rappelle très justement que les textes les plus anciens que nous possédons ont hérité leur langue de beaucoup d'autres qui se sont perdus et qu'il est difficile d'imaginer les origines de cette *koinê*. Enfin une histoire rapide de la renaissance de l'occitan littéraire à l'époque moderne termine cet excellent petit livre,

Jean ROUQUETTE, *La littérature d'Oc*. Collection « Que sais-je ? », n° 1039. Paris, P. U. F., 1963. 128 pages. — Il n'est pas facile de présenter en une centaine de pages un panorama de la littérature occitane des troubadours à nos jours. M. Rouquette, lui-même poète occitan et engagé dans le mouvement de défense des lettres occitanes, n'a pas voulu établir un inventaire complet des œuvres et des auteurs, mais avec l'accent convaincant du poète militant il a essayé de « dégager quelques figures plus caractéristiques ». Son livre s'ouvre sur Guillaume d'Aquitaine, dont il dit la grandeur et qu'il compare à Villon. Il se clôt, après Roumanille et Mistral, sur le foisonnement des œuvres d'aujourd'hui. Un index des auteurs termine cet intéressant et très utile petit livre.

Émile LAMBERT, *Toponymie du département de l'Oise*. Musée de Picardie, Amiens, 1963. XX + 540 pages, 9 cartes *in texto*. — M. Lambert est l'auteur d'études déjà nombreuses sur les noms de lieux de son département. Il nous donne aujourd'hui une sorte de somme en 5 parties : origine des noms de lieux (noms gaulois, romains, germains, romans), évolution des noms de lieux, noms de lieux habités, lieux-dits, orthographe et prononciation. Je ne veux pas présenter ici un compte rendu critique, notamment des étymologies. Je veux seulement souligner l'importance de ce corpus qui réunit un nombre considérable de toponymes qui m'ont paru bien identifiés et le plus souvent bien classés. M. Lambert rend un grand service à la science toponymique en nous offrant une telle masse de documents. Il est à souhaiter que dans chaque département de France des travaillleurs aussi expérimentés réalisent d'aussi utiles toponymies. L'ouvrage de M. L. est en vente chez l'auteur à Cinqueux, Oise.

Gunnar TILANDER, *Dancus rex. Guillelmus falconarius. Gerardus falconarius. Les plus anciens traités de fauconnerie de l'occident publiés d'après tous les manuscrits connus*. Cynegetica IX. Lund, 1963. 294 pages. — Continuant son périple à travers la littérature cynégétique, M. Tilander nous donne aujourd'hui trois des plus anciens traités de fauconnerie. Deux, qui n'ont pu trouver place dans ce volume, suivront bientôt : les traités d'Alexander *grecus medicus* et de *Grisofus hispanus*. Ce latin habille et parfois dissimule la langue vulgaire du temps. Aussi M. Tilander a-t-il eu l'heureuse idée de traduire ces textes et de réunir dans le glossaire les mots rares et inconnus des dictionnaires latins ordinaires. J'ai pris plaisir à relever au passage certains types qui vivent toujours dans nos patois : *damma* « effraie » (la dame de grange), *magone* « jabot », *manna* « exsudation du frêne »... L'édition fait état de tous les manuscrits, elle est, à l'accoutumée, précise, élégante, agréable à lire et très bien imprimée. Elle est dédiée à la mémoire du baron Christoph von Biedermann « fervent bibliophile, savant pénétrant et amateur passionné de fauconnerie ».

El fuero de Estella, segun el manuscrito 944 de la Biblioteca de Palacio de Madrid, publicado por Gustaf HOLMÉR. Göteborg-Stockholm-Uppsala, 1963. 121 pages. — On se souvient que M. Holmér nous a donné en 1960 une excellente édition de la traduction française du *De arte venandi cum avibus* (c. r. dans *RLiR* 25,197). A l'imitation de son maître, M. G. Tilander, il affectionne non seulement les traités cynégétiques, mais aussi les *fueros* d'Espagne. Et voici l'édition de la version provençale de l'un d'eux, celui qui fut donné en 1090 à la population franque de la localité d'Estella, en Navarre. On sait que pendant le XIe s. le pèlerinage de Compostelle attira bien des Français de ce côté des Pyrénées. Cette édition reproduit un manuscrit parmi les 4 qui nous sont conservés, manuscrit du XIIIe ou du début du XIVe siècle... L'édition est précédée d'une étude de la langue. Elle est complétée par un glossaire très complet. — Un mot particulièrement curieux de ce glossaire a arrêté M. Holmér, et il nous en donne l'explication dans un article récent (*Romania* 84,70-76). C'est *tosiza*, qui représente la valeur d'un sol : « tres tosizas o tres soltz ». C'est un latin **tos-icia* (de *tonsus* + *icia*), signifiant « destinée à être tondue » et désignant la brebis.

Christine de PISAN, *Buch von den drei Tugenden, in portugiesischer Übersetzung*, von Dorothee CARSTENS-GROKENBERGER. Portugiesische Forschungen der Görresgesellschaft,

herausgegeben von Hans Flasche, 2. Reihe, 1 Band. Münster, 1961. Un vol. relié de 159 pages. — L'éditeur étudie dans l'introduction la place du *Livre des Trois vertus* dans l'œuvre de Christine de Pisan et la traduction de ce livre en portugais. Vient alors l'édition de cette traduction (*o liuro das tres vertudes a jnssinança das damas*). Un court glossaire occupe les pages 157-159. L'ouvrage est fort bien pré senté, presque luxueusement.

Oscar PEER *Dicziunari rumantsch ladin-tudais-ch*. Ediziun de la Lia Rumantscha, 1962. Un vol. relié de 600 pages en double colonne. — Ce dictionnaire romanche-allemand réunit non seulement les formes romanches mais aussi celles du ladin, ce terme étant pris dans le sens suivant : « das Romanische des Engadins, des Münstertales und Bergüns ». Un système de sigles doit permettre de distinguer les formes des diverses régions, ainsi que celles du haut-engadinois et du bas-engadinois. Ce volume d'un maniement facile aidera beaucoup la lecture des textes romanches et ladins, souvent moins accessibles aux romanistes que ceux des autres langues romanes. Ajoutons que ce dictionnaire est fort bien imprimé et relié.

Pierre TREPOS, *Enquêtes sur le vocabulaire breton de la ferme*. Rennes, 1962, 155 pages. — Résultats d'une enquête menée en Bretagne sur le vocabulaire de la culture : labours, semailles, récolte, battages, transports, outillage. Le domaine de l'enquête n'est pas roman, mais si proche du gallo-roman qu'il faut signaler ici ce bon travail. Notre revue avait déjà signalé (XXII, 156) *Le bluriel breton*, du même auteur.

Alain LEROND, *L'habitation en Wallonie Malmédienne (Ardenne belge). Étude dialectologique. Les termes d'usage courant*. Bibliothèque de la Falculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Paris, Les Belles Lettres, 1963. 504 pages, 57 illustrations, 3 cartes. — Voila une belle étude de choses et de mots. Elle se recommande de MM. Legros et Remacle, et elle n'est pas indigne de ce patronage. L'auteur étudie les éléments constitutifs de l'habitation (l'emplacement, l'exposition, l'aspect, les murs, la couverture), le corps du logis (le logis, la cave, le rez-de-chaussée, les ouvertures, le plancher et le plafond, l'éclairage, la cuisine, la cheminée, la salle de séjour, les autres pièces, les recoins, l'escalier, le grenier), les dépendances de la maison rurale (étable, grange, fenil, hangar) et les autres dépendances (cour, potager, enclos des poules, puits, fournil...). Pour chaque élément il présente un double commentaire, ethnographique et linguistique. Il s'est cantonné volontairement dans sa région, mais bien des façons de construire, de se chauffer, de se loger étant identiques dans les autres régions de la Galloromania, le travail de M. Lerond nous apporte des documents pour la solution de nombreux problèmes. Surtout, grâce à l'ampleur de la documentation et à la précision de l'enquête, grâce à la clarté de l'exposé et à la sagesse des solutions proposées, en un mot grâce à l'excellence de la méthode, le livre de M. Lerond prend pour nous une valeur exemplaire. Ce n'est d'ailleurs qu'un début. M. Lerond annonce quatre autres volumes dans lesquels il se propose d'étudier en détail le travail des maçons, des charpentiers et des couvreurs, des menuisiers, enfin des plombiers, plâtriers, vitriers, peintres, serruriers... L'ouvrage entier sera donc une véritable encyclopédie des techniques de la maison. Félicitons M. Lerond et appelons de nos vœux la réalisation de ce grand œuvre.

Fritz KRÜGER, *El mobiliario popular en los paises románicos*. Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra. Instituto de Estudos Románicos. Suplemento III da Revista Portuguesa da Filologia. Coimbra, 1963. Un fort volume de 757 pages + 97 planches de dessins et 76 photographies. — En 1959 M. Krüger publiait dans les *Anales del Instituto de Lingüistica* de l'université de Cuyo une importante étude d'ethnographie populaire sur les sièges dans les pays romans. Dès cette date il préparait un travail d'ensemble sur le mobilier populaire, dont cette étude n'était qu'une partie, la seconde. Il en a publié une troisième, consacrée au berceau, dans la *Revista de Dialectologia y Tradiciones Populares* de Madrid, tome XVI, 1960. L'ouvrage qui vient de paraître forme la première partie de l'ensemble, une partie très copieuse, qu'il est bien difficile de résumer. L'auteur traite tour à tour des arches, coffres et bahuts, des armoires et des commodes, des vaisseliers et des dressoirs, des tables, des lits, du mobilier spécial de la cuisine et de ses dépendances. Son étude est historique et même génétique : c'est ainsi qu'il étudie les formes primitives du vaisselier, les crochets, patères, niches pratiquées dans le mur ; à propos du lit il étudie les diverses façons de dormir, étendu sur le sol, sur le lit élevé à une certaine hauteur, les lits portatifs, les cabanes transportables... L'étude est aussi géographique et présente la répartition des types dans les divers pays, les diverses provinces, spécialement dans la Romania, mais sans s'interdire de traiter aussi des pays germaniques et de tout le centre et le nord de l'Europe. Enfin sans vouloir donner une étude linguistique approfondie de la terminologie, M. K. présente les dénominations dialectales des objets dont il parle. Un index de près de 40 pages montre la richesse de cette terminologie et permet de retrouver rapidement le commentaire de chaque mot et de chaque chose. La documentation de M. K. est considérable. Pour s'en convaincre il n'est que de parcourir les 50 pages de sa bibliographie ou de feuilleter les 97 planches de dessins et les 76 photographies. Avec les deux parties déjà publiées nous avons maintenant une véritable somme de nos connaissances sur le mobilier des peuples romans. Les dialectologues, spécialement ceux qui travaillent dans le vaste chantier des nouveaux atlas ou qui en expliquent les cartes, ne manqueront pas d'y avoir recours. Je leur signale en passant que la seconde partie (berceau) contient une riche collection de dénominations onomatopéiques (p. 61 à 84).

Pierre GARDETTE.

Manuel ALVAR, con la colaboración de A. LLORENTE y G. SALVADOR. *Atlas lingüístico y etnográfico de Andalucía*. Tomo I. Agricultura e industrias con ella relacionadas. Láminas 1-284. Mapas 1-287 Tomo II. Vegetales. Animales silvestres. Ganadería. Industrias pecuarias. Animales domésticos. Apicultura. Láminas 286-589 Mapas 288-638. Universidad de Granada, C. S. I. C., 1961 et 1963. — A côté de l'*A. L. P. I.* (cf. *RLiR.*, t XXVII, 1963, p. 218), les Atlas régionaux de la Péninsule Ibérique apportent des précisions nombreuses et une riche documentation qu'un Atlas national ne saurait offrir. Un autre avantage est celui de l'homogénéité des enquêtes, des transcriptions, des interprétations.

Inutile de présenter ici M. Alvar qui, après ses nombreuses études sur l'aragonais, a décidé, sitôt nommé à Grenade, d'entreprendre la rédaction d'un Atlas de l'Andalousie. Ceux qui connaissent cette région imaginent facilement les difficultés de la réalisation. Cependant 230 localités ont été visitées par l'un ou plusieurs des trois enquêteurs. Ainsi

ont pu être dessinées des centaines de cartes, soit linguistiques, soit ethnographiques, soit les deux à la fois. Plusieurs illustrations donnent des renseignements précis sur les objets, et les renvois habituels aux autres atlas romans figurent sur toutes les cartes.

L'*A. L. P. I.* utilise, sauf erreur, 262 signes phonétiques ; l'*A. L. E. A.* en comporte 176 : on ne lui en fera pas le reproche, bien au contraire. J'admire un enquêteur pouvant reconnaître 25 variétés de [s] !

Pour montrer l'intérêt et la richesse de l'*A. L. E. A.* dont la publication se poursuit, nous prendrons un seul exemple : la carte *azada*, dans l'*A. L. P. I.* (nº 22) et dans l'*A L. E. A.* (nº 95) [1]. Pour l'Andalousie, l'*A. L. P I.* retient 61 points, dont 54 sont notés *asá* ou *aθá* (*azada*), les autres points étant représentés par *azadón* et *azoleta*. En dehors de variantes phonétiques ou suffixales, l'*A. L. E. A.* offre des types tels que *legón*, *escardillo*, *cavadera* ou *chapulina*. On est alors bien sceptique devant les études de lexicologie romane fondées sur les Atlas nationaux, qui ne peuvent suffire à la délimitation des aires lexicales, leurs mailles étant bien trop larges.

Ce travail de M. Alvar est certainement une des plus belles réussites dans le domaine des Atlas régionaux réalisés ces derniers temps. On se réjouit que le même auteur envisage à présent la préparation d'un *Atlas lingüístico y etnográfico de Aragón* (*ALEAr* ; présenté dans une brochure de 87 p. et 1 carte, Zaragoza, 1963.) Ces deux Atlas seront les seuls à être vraiment coordonnés en ce qui concerne la Péninsule Ibérique : c'est une initiative qui vaut la peine d'être signalée.

Bernard POTTIER.

Jean STEFANINI, *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, 1962, Édition Ophrys. 1 vol. 24-16, de 753 p,, avec une introduction et divers index. — L'auteur passe d'abord en revue les différentes positions prises par les grammairiens, au sujet des *voix* du verbe. Dominés par les catégories latines, les grammairiens français ont mis longtemps à prendre conscience de l'individualité des pronominaux ; c'est Palsgrave qui, le premier, les a rapprochés des moyens grecs. Suit une brève analyse des formes pronominales en français moderne, de leurs structures et de leurs effets de sens, pour servir de comparaison aux emplois et valeurs de la période ancienne de la langue. L'étude diachronique porte sur les voix en latin classique, le développement d'un nouveau passif périphrastique et l'apparition d'un nouveau moyen analytique, à partir du tour réfléchi, liée à la confusion des formes d'accusatif et de datif, pour le pronom personnel, au VIIIe siècle, et à l'accord nouveau de l'attribut dans des phrases du type : se dicit (esse) bonus (cf. le latin populaire ou poétique : se ferre obvius). Nous abandonnons alors, semble-t-il, le plan diachronique, pour étudier de très près et successivement, à l'aide de nombreux exemples très bien choisis, empruntés à une période linguistique étendue considérée dans son ensemble (du XIe au XVIe s.), les diverses valeurs du pronominal : pronominal de sens réfléchi, moyen, réciproque et passif. Un copieux chapitre est consacré à chacun de ces emplois. Les problèmes qu'ils posent sont abordés franchement dans toute leur étendue et leur complexité, discutés à fond, et

1. Ce compte rendu était rédigé lorsque nous avons lu le rapport de M. Alvar au Congreso de Instituciones Hispánicas (Madrid, juin 1963), intitulé *Los Atlas lingüísticos de España*, et dans lequel l'auteur fait une comparaison entre l'*A. L. P. I.* et l'*A. L. E. A.*

des solutions nouvelles, originales, proposées : on appréciera notamment ce qui est dit au sujet du choix que faisait l'ancienne langue de l'auxiliaire et de la forme, tonique ou atone, du pronom personnel. Puis, à nouveau, nous sommes invités à suivre l'évolution de la voix pronominale, de l'ancien français au français moderne, évolution qui va vers un emploi de plus en plus rigoureux, figé, astreint à des règles fixes. C'est ainsi que la langue moderne exclut absolument « la coordination directe et symétrique du régime réfléchi atone à des objets externes » : *il se défend et sa patrie*, qui était classique, n'est plus possible aujourd'hui. Un dernier chapitre, non le moins précieux, est consacré à la conjugaison pronominale. — Une bibliographie considérable, des index (index des grammairiens et philologues cités, index des mots et des notions, index « stylistique »), et une table détaillée complètent l'ouvrage et en rendent l'utilisation facile. Un très beau travail qui fait le tour de l'une des questions les plus délicates de la grammaire.

S. ESCOFFIER.

Bernard POTTIER, *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*. Série A. *Linguistique appliquée et traduction automatique*, II. Publications linguistiques de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nancy, 1963. Un fasc. ronéotypé de 40 pages. — M. Pottier publiait l'an dernier une « Introduction à l'étude de structures grammaticales fondamentales ». Ce travail, intitulé modestement « Recherches », en est la suite. L'auteur entend ici encore présenter non une méthode définitive mais plutôt des éléments pour une solution de ce problème complexe. C'est pourquoi la note finale invite les lecteurs à proposer de nombreuses corrections et suggestions. L'introduction étudie les aspects sémantiques de la communication linguistique. Dès les premières lignes la matière des recherches est clairement précisée : « Parmi les nombreux problèmes sémantiques de la communication linguistique nous retiendrons celui de la non-coïncidence entre signifiant et signifié : un signifiant peut exprimer plusieurs signifiés (v. g. glace) et un signifié peut être exprimé, partiellement au moins, par plusieurs signifiants (v. g. mettre en morceaux par casser, briser, rompre, etc...). » Le problème qui se pose au locuteur n'est pas le même que celui qui intéresse l'auditeur. Celui qui parle pour exprimer ce qu'il entend signifier, dispose d'un certain nombre de formes. Celui qui écoute peut donner à une même forme plusieurs sens différents. Parmi les motivations variées qui commandent le choix il faut reconnaître les facteurs proprement linguistiques, ce qui n'est possible que dans la mesure où l'on dispose des moyens d'analyse appropriés. Le problème ainsi posé et les notions de base précisées, nous abordons la première partie « Méthodes d'analyse sémantique ». Une double démarche s'impose : de l'infiniment petit aux classes généralisantes et inversement, de l'infiniment grand aux classes particularisantes. « Les millions d'objets qui nous entourent peuvent être assimilés à un continuum dans lequel il faut faire des coupes, des regroupements, notre mémoire ne pouvant retenir des millions d'expressions. Le choix lexical est donc une identification partielle entre un objet (vu ou imaginé) et une expression virtuellement satisfaisante : la recherche de cette coïncidence suffisante est l'objet de la première étape de l'analyse sémantique. » M. Pottier utilise l'exemple de la série : chaise — fauteuil — tabouret — canapé — pouf dont il s'était servi dans sa communication au Colloque sur la mécanisation des recherches lexicologiques de juin 1961 (cf. *Cahiers de Lexicologie*, n° 3, p. 200-206.

On passe ainsi des millions d'objets existant dans la réalité à quelques milliers de lexies, réduites dans une certaine mesure aux archilexies. Il reste alors à parcourir « le processus inverse qui, partant de l'Univers-unité (v. g. la catégorie du substantif), se dirige vers des classes particularisantes ». Ces classes de particularisation sont ainsi distribuées : classème 1 : animé-personne ; classème 2 : animé-animal ; classème 3 : inanimé-objet matériel ; classème 4 : inanimé-objet non matériel. On appellera classème 5 l'animé globalement (1 + 2) et classème 6 l'inanimé globalement (3 + 4). L'auteur fait remarquer ici que l'idéal serait de pouvoir caractériser chaque lexie par une série finie de traits beaucoup plus précis, relevant de catégories sémantiques qui joueraient le rôle de sous-classèmes (v. g. objet convexe, objet mangeable, animal pacifique, etc...). Mais la difficulté de ces définitions est qu'on se trouve alors dans le domaine du virtuel : un objet a un nombre limité de caractères qui le définissent (il est grand, petit, pourvu de pieds, etc.) et un nombre non fini de virtualités (il peut être transporté, brisé, mangé, etc.). D'où la nécessité, pour toute étude sémantique même non préoccupée de traduction mécanique, de distinguer trois zones fondamentales de signification de toute lexie : la zone de la définition (celle des sèmes pertinents), la zone des virtualités, la zone de l'appartenance (celle des classèmes). La première et la dernière sont stables et figurent normalement dans les caractérisations sémantiques extrêmement probables. La seconde est instable et ne représente qu'un possible dépendant de divers facteurs. La seconde partie traite de la « Compréhension d'un message linguistique en vue de la traduction mécanique » Les mots polysèmes constituent évidemment le problème sémantique majeur en traduction mécanique. L'auteur indique les moyens de résoudre les cas d'ambiguïté. Quant à la synonymie, elle ne présente pas de difficulté importante. Le dernier chapitre montre comment on doit pouvoir déterminer le contenu sémantique du Dictionnaire de traduction mécanique. Il faut revenir pour cela à la distinction entre la zone des sèmes pertinents où la solution est relativement facile et la zone des virtualités où le problème est beaucoup plus délicat à résoudre. M. Pottier se meut avec une belle aisance dans un domaine qui paraît difficile à explorer. Il apporte à des questions qui prennent une importance de plus en plus grande, des éléments de réponse que les spécialistes, à qui ce travail est destiné, sauront apprécier.

H. Ramsden, *Weak-Pronoun position in the early romance languages*. Publications of the Faculty of Arts of the university of Manchester, nº 14. Manchester University Press, 1963. 1 vol. de 198 pages. — M. H. Ramsden, qui est professeur de langue et de littérature espagnoles à l'université de Manchester, s'attache dans ce volume au problème de la place du pronom à forme faible dans les langues romanes à l'époque ancienne Des solutions ont été proposées au cours des dernières années depuis Diez jusqu'à Eugen Lerch en passant par F. Brunot et Meyer-Lübke. Le professeur Ramsden commence par l'examen critique de ces théories dont aucune ne lui apparaît comme satisfaisante. Ensuite il tente une analyse minutieuse et complète de quatre textes de latin tardif (Cena Trimalchionis du *Satyricon* de Pétrone, six lettres du légionnaire Terentianus, la traduction de la Bible connue sous le nom d'Itala et enfin la *Peregrinatio Ætheriae*), avant d'aborder la période romane ancienne (représentée par quinze textes). Une place particulièrement importante est faite dans cette étude aux textes espagnols, parce qu'ils sont d'abord très révélateurs de la place du pronom à forme faible telle qu'on la trouve dans les autres langues romanes

et ensuite parce qu'ils présentent des cas très significatifs de déplacement du pronom. La théorie que propose l'auteur à la suite de cet examen des textes occupe dans le volume les pages 114 à 133. Il parvient à établir trois stades dans l'évolution de la place du pronom atone en roman depuis l'époque latine et à découvrir l'origine du quatrième stade qui nous introduit à l'usage contemporain. Dans la dernière partie du livre l'auteur examine un certain nombre de textes d'ancien espagnol qui vont de 1250 à 1500 pour y découvrir des exemples révélateurs de transposition du pronom. Cet examen l'amène à des conclusions très précises et à des vues originales sur la question. Un livre parfaitement documenté, solidement étayé par des analyses minutieuses qui apporte une contribution importante à l'étude d'un problème assez délicat et très discuté.

Albert HENRY, Amers *de Saint-John-Perse. Une poésie du mouvement*. Langages. Éditions de la Baconnière Neufchatel, 1963. 1 vol. de 181 pages. — M. Albert Henry avait abandonné une fois déjà la littérature du moyen âge, dont il est un des meilleurs spécialistes, pour se pencher sur l'œuvre de Paul Valéry. On n'a certainement pas oublié l'excellent volume publié en 1952 au Mercure de France. Aujourd'hui, c'est une œuvre, parmi les dernières de Saint-John-Perse, qui a sollicité l'attention du critique. Et voici un commentaire, si on peut l'appeler ainsi, de *Amers*, cette œuvre magnifique et difficile. Cette difficulté, autant que la splendeur d'ailleurs, justifie l'entreprise, car l'auteur se propose de pénétrer la charge de mystère d'une part et d'autre part d'éclairer l'enthousiasme pour le multiplier et l'affermir. L'analyse s'ouvre par une sorte de survol qui invite le lecteur à entrer totalement dans l'œuvre et à se familiariser avec le ton et l'allure. Cette introduction permet de situer le poème à l'exacte hauteur où il est placé et d'en caractériser l'inspiration. « Songeant au drame de la condition humaine, le poète a pris la mer « comme lieu de convergence et de rayonnement », comme borne inaccessible et illustration féconde de la quête infinie de l'esprit moderne, une sorte d'autel vers lequel se dirigent les fils de la vieille terre et de la longue humanité et autour duquel évolue la chorégraphie des questions, des imprécations et des hommages » (p. 27). Le second chapitre, sous le titre évocateur : « Rigueurs et trouvailles », présente une comparaison entre les préoriginales et l'édition définitive d'*Amers*. Inutile de souligner tout ce que peut nous apprendre une telle confrontation, surtout chez un artiste aussi soucieux de la forme parfaite que l'est Saint-John-Perse. Chacune des corrections que relève M. Henry est significative. Nous voyons le poète au travail « pesant inspiration et expression, poursuivant architecture, structure et langage ». Quatre chapitres viennent ensuite : ils nous conduisent à découvrir peu à peu le mouvement qui anime tout le poème. Nous cheminons, à la suite de notre guide, dont la perspicacité n'est jamais en défaut, à travers les thèmes (ch. III) ; à travers les mots (ch. IV), qui révèlent « une volonté de vivacité et de rhéisme » ; à travers les images (ch. V) : « Elle (l'image) contribue à créer chez le lecteur l'impression de mouvement autant et plus que le verbe qui a directement cette charge. » (L'auteur insiste tout particulièrement sur une forme d'image qu'il appelle « image multiple » et dont il dit qu'elle peut être « dynamisante » grâce à une succession d'excitations verbales qui font surgir devant le lecteur des réalités proches ou ayant au moins un trait commun qui finit par s'imposer. C'est la succession rapide qui crée la mobilité) ; à travers les phrases (Ch. VI) qui sont comparées, avec originalité et vérité, aux « filles de grande maison quand elles s'embarquent sans servantes, dont parle le poète, libres manières et très haut ton, honneur

et grâce et fièvre d'âme. » Cette étude de la phrase, nécessairement un peu brève, et on le regrette, est remarquable de pénétration. Le chapitre VII pose une question qui vient naturellement à l'esprit lorsqu'on s'est rendu à l'évidence de ce dynamisme du poème. « L'eau en mouvement nous porte au cœur du Baroque » a écrit Jean Rousset, l'art de Saint-John-Perse est-il un art baroque ? M. Albert Henry prend les critères établis par les spécialistes du baroque et examine *Amers* à leur lumière. Il ressort de cet examen que le baroquisme de Saint-John-Perse est plus apparent que réel : « Si baroque il y a, le baroquisme de Saint-John-Perse passerait par Rimbaud contre Mallarmé et toutes ses « absences » ; peut-être même ne remonterait-il pas plus loin... Un Rimbaud qui serait devenu sage après avoir été savant » (p. 116). M. Henry connaît l'art d'enfermer dans une formule frappante la conclusion d'un développement appuyé sur un solide raisonnement. Ce chapitre, en tout cas, sert par opposition à éclairer les aspects essentiels et caractéristiques de l'art persien. Les deux derniers chapitres sont d'un abord un peu plus difficile. Sous les titres « Complicité de l'élémentaire » et « thèmes et chant profond », M. Henry montre que si *Amers* est un hymne à la mer il est aussi un aboutissement. Le critique suit dans ce dessein, à travers toutes les œuvres précédentes du poète, cette marche vers l'identification à l'élémentaire. « L'unité et la progression interne de cette quête dynamique sont évidentes depuis *Anabase*, où le poète déclenche le mouvement, jusqu'à *Amers*, où le poète sent, est et parle le mouvement, un mouvement qui n'a de cesse. » Mais ce mouvement est sans mobile, « intumescent ou jaillissant ou périodique, il est surtout œuvre vive, vivacité interne et intérieure ; c'est un mouvement qui est l'expression essentielle de l'être, qui est cet être ; mais c'est aussi une contraction ou un soulèvement ou un déferlement qui soient lyrisme et style » (p. 136). Ainsi s'explique le besoin de distinguer, dans le dernier chapitre, chez Saint-John-Perse le chant profond des thèmes multiples qui le portent. « Le chant profond, à partir d'*Anabase*, est à lui-même sa propre matière. C'est un mouvement intérieur, au rythme de l'univers qui dépasse le lyrisme de la joie, des choses et de la vie : lyrisme même de la création en acte, lyrisme à chaud, l'invention poétique dans son élan même, dans toutes ses angoisses et toutes ses ambitions et toutes ses duretés » (p. 139). *Amers* est donc bien l'étape finale de cette expérience humaine, de cette aventure poétique qui se cherchait depuis *Anabase*. On sait que Mlle Monique Parent, dans ses *Études sur le poème en prose*, avait donné d'*Anabase*, d'*Exil* et de *Chronique* une analyse très minutieuse à partir de méthodes quelque peu différentes. Il n'y a pas qu'une seule clef pour ouvrir la somptueuse porte de la poésie. Celle que nous offre M. Henry est efficace comme l'est celle de Mlle Parent : l'essentiel est qu'elle permette l'accès du poème. De plus si le travail de M. Henry se rencontre avec celui de sa devancière il le complète puisque Mlle Parent n'avait pas abordé l'étude d'*Amers*. Au moment où le grand public découvre, avec un peu d'étonnement, Saint-John-Perse, un livre comme celui-ci rend service au lecteur qui se trouve intelligemment guidé et au poète qui se voit compris et défendu contre les snobismes et les fausses admirations. Il faut remercier le critique pénétrant et délicat qui a su l'écrire.

Jean MAZALEYRAT, *Pour une étude rythmique du vers français moderne*. Langues et Style, 2. Paris, les Lettres Modernes, Minard, 1963. 1 vol. de 128 pages. — Nous regrettons toujours que la thèse complémentaire de M. Mazaleyrat n'ait pu être imprimée. Pour atténuer nos regrets ou pour les aviver, voici des notes bibliographiques « pour une étude

rythmique du vers français moderne. » M. Mazaleyrat reprend, sans doute, les matériaux qu'il avait réunis pour cette thèse, mais loin de présenter dans ce volume une sèche énumération de titres, il nous offre une bibliographie raisonnée. On s'apercevra aisément de la valeur du commentaire qui introduit chacun des chapitres ou qui accompagne chacune des œuvres citées. Ce volume est précieux car, jusque-là, notre information bibliographique en matière de versification était passablement incomplète. Il est vrai que cette lacune avait été en partie comblée par le travail de M. Le Hir, connu de tout le monde et largement utilisé, mais un vaste domaine demeurait malgré tout encore en friche. M. Mazaleyrat vient de l'exploiter à notre intention. Et la récolte est abondante. La matière est distribuée en quatre chapitres : Renseignements d'ordre général (Bibliographies, questions de méthode, la notion de rythme, traités de versification, monographies, diction) ; les éléments constitutifs du rythme (accents, coupes, césures, le mouvement, les sons et le rythme) ; la phrase et le rythme (la phrase et le vers, discordance et changement de rythme, l'alexandrin ternaire) ; le rythme du vers et les techniques modernes (l'alexandrin libéré, le problème des syllabes, le problème des accents, permanence de l'alexandrin). Ce dernier chapitre est particulièrement intéressant parce qu'il aborde des questions sur lesquelles la discussion est toujours ouverte, comme la nature de l'alexandrin et celle du vers libre. Il conduit naturellement l'auteur à dresser un « Bilan provisoire » où sont confrontées avec les théories et les commentaires, les réalités de l'expression poétique. La conclusion est que, malgré les manifestes et les tentatives, le profil rythmique du vers français n'a pas été modifié au cours du XIXe siècle. La démonstration d'une telle affirmation apparaît séduisante. L'argument qui met en jeu, dans le maintien des formules traditionnelles, l'importance des éléments visuels, déjà développé par M. Le Hir dans son *Esthétique et Structure du vers français* est ici particulièrement utilisé. On reprochera, peut-être, à M. Mazaleyrat de n'avoir pas pris sur certains points des positions plus précises et de n'avoir pas souligné l'indécision de la terminologie. Ce volume est présenté d'une manière très claire, ce qui le rend facile à utiliser. Il rendra service au débutant qui y trouvera, grâce à des astérisques, les ouvrages essentiels pour une initiation. Il rendra service aux étudiants : index et tables leur permettront de repérer immédiatement les volumes qui se rapportent au poète, au problème particulier ou à l'époque qui les intéresse. En fournissant une première connaissance des dépouillements qui ont été faits sur les divers points de méthode, sur les notions qui restent à préciser, et les domaines à explorer, il rendra service enfin aux chercheurs plus avancés. C'est un instrument qui invite au travail personnel, qui en fournit tous les moyens pour le mener à bonne fin plus qu'un livre de doctrine.

Henri LEMAIRE, *François de Sales, docteur de la confiance et de la paix*. Paris, Gabriel Beauchesne, 1963. 1 vol. in-16 de 366 pages. — Nous avons présenté dans le précédent numéro de la Revue la thèse principale de M. l'abbé Lemaire. La thèse secondaire, dont il est question ici, n'a pas moins de mérite. L'auteur a voulu dégager de la masse des images utilisées par saint François de Sales et répertoriées dans la thèse principale un choix parmi les plus belles et dont l'application est la plus claire. 973 images sont classées en quatre groupes d'après les idées exprimées. Si toutes les citations fournies tournent autour de l'amour de Dieu, un groupe cependant apparaît plus important par leur nombre et leur beauté : ce sont les images qui enseignent la confiance et la conformité à la volonté

divine et qui sont rangées sous les numéros 561 à 973. Aussi prennent-elles place au début du volume. Elles en constituent la première partie et la plus importante. Après une étude introductive des sources de l'optimisme et de la conformité à la volonté divine chez saint François de Sales, viennent les textes que le commentaire accompagne de page en page. Les images sont groupées par thèmes d'une manière très claire. Le commentaire est constitué, le plus souvent, par le contexte dans lequel paraît l'image ou par d'autres passages de saint François de Sales sur le même sujet et, parfois, par des éclaircissements, toujours fort judicieux, du commentateur. Ainsi, les images sont précisées et expliquées : le lecteur n'a plus qu'à les admirer et à en méditer la richesse spirituelle (p. 19 à 173). Les images qui constituent les trois premiers groupes sont données en supplément (p. 221 à 340). Elles figurent sous les numéros 1 à 560, et sont également distribuées en différents paragraphes d'après l'idée essentielle qu'elles expriment. Celles-là ne sont accompagnées d'aucun commentaire. Au centre du volume (p. 175 à 217), nous trouvons un important chapitre intitulé « Synthèse et Conclusions ». L'auteur dégage la nature exacte de la spiritualité de saint François de Sales et montre comment et pourquoi cette spiritualité se coule dans les images. Ces pages sont très solides, d'une construction irréprochable. Elles sont basées sur une documentation très vaste et témoignent de la science littéraire comme de la culture spirituelle de celui qui les a écrites. On en retire une connaissance exacte et complète de l'âme du saint Docteur d'une part et de son art d'autre part. Deux index terminent le volume : ils en permettent une consultation aisée. Nous souhaitons que cet ouvrage, comme celui auquel il fait suite, connaisse un large succès. On ne pourra plus désormais parler de saint François de Sales sans se référer aux travaux de l'abbé Lemaire. Ils ont renouvelé, d'une certaine manière, la connaissance que nous avions de l'évêque de Genève, docteur de l'Église et écrivain, en tout cas, ils contribueront certainement à le rendre séduisant pour les lecteurs de notre temps.

Paul ZUMTHOR, *Langue et technique poétiques à l'époque romane* (XIe-XIIIe siècle). Paris, C. Klincksieck, 1963. Un vol. de 226 pages. — Un domaine dans lequel on ne s'est avancé jusqu'ici qu'avec des précautions, un sujet magnifique bien fait pour tenter le savant professeur d'Amsterdam à qui nous devons déjà tant de travaux de valeur. Cette œuvre est le fruit de patientes recherches et de grands labeurs. L'auteur ne la présente pas comme une synthèse définitive mais comme un bilan provisoire. C'est dire qu'il s'est parfaitement rendu compte des difficultés de l'entreprise et qu'il ne prétend pas les avoir toutes surmontées. Le livre abonde en vues originales comme la distinction essentielle et féconde entre « document et monument » ou l'influence de la forme versifiée sur le choix des mots et des formes de syntaxe. Le plan adopté paraît très clair fondé sur la notion d'écart : « Ce qui définit, d'une manière générale, la poésie romane dans toutes ses manifestations, c'est la présence simultanée des trois écarts organiquement combinés. » C'était la tâche du premier chapitre de présenter : l'écart verbal ou rhétorique, l'écart prosodique ou rythmique, l'écart mélodique. Livre très riche, on serait tenté de dire trop riche et surtout trop dense. Cette densité, qui tient à la nature même du sujet et au contenu prodigieux de l'information, est une gêne pour qui veut, sans trop de peine, suivre la progression du raisonnement. De plus, M. Zumthor a dû utiliser un vocabulaire technique très précis et un peu particulier qui, par moment, déroute, malgré les précautions qu'il prend pour y accoutumer son lecteur. Et pourtant c'est un livre important par toutes

les précieuses lumières qu'il apporte sur la poésie du moyen âge. Nul doute que tous les médiévistes et tous ceux qui aiment le moyen âge seront très intéressés par une œuvre aussi sérieuse et, redisons-le, aussi riche.

Henri MITTERAND, *Les mots français*. Coll. « Que sais-je ? » nº 270. Paris, Presses Universitaires de France. 1963. 1 vol. de 128 pages. — Ce volume remplace celui de Maurice Sehöne, publié en 1947 et dont le titre *Vie et mort des mots* portait la marque du temps. Une vue plus scientifique de la réalité a conduit à refuser cette métaphore de goût romantique. Le mot ne peut plus être considéré comme un « individu » autonome qui ne tient que de lui-même les principes de son évolution formelle et sémantique. L'hypothèse sur laquelle la lexicologie contemporaine fonde ses recherches est toute différente : « la destinée de tout mot et de tout ensemble de mots est soumise à un double déterminisme : celui qui tient à l'intégration du mot dans une structure de formes et d'emplois, et celui qui tient à l'interaction permanente des faits économico-sociaux. » Les problèmes du vocabulaire vus dans une telle perspective se formulent autrement et trouvent des solutions entièrement neuves et plus satisfaisantes. Après avoir présenté « les couches diachroniques du vocabulaire français », l'auteur passe aux « structures formelles » (dérivation, composition, locutions, abbréviations et sigles, mots étrangers), en vient aux « structures sémantiques » (« sens » des mots, synonymie, polysémie, homonymie, champs sémantiques), pour terminer par « le mouvement sémantique dans le vocabulaire français » (changements de sens, formation d'un champ lexical, ampleur du mouvement sémantique contemporain, néo-français). Le dernier chapitre fait le point des dernières acquisitions de la lexicographie par une comparaison entre les méthodes et les moyens d'investigation qui furent mis en œuvre dans les réalisations depuis le *Thrésor* de Nicot jusqu'au *Dictionnaire* de Paul Robert et les théories linguistiques et les possibilités techniques modernes. (La mécanisation des inventaires introduite en France par M. B. Quemada et le projet « trésor de la langue française » dirigé par M. P. Imbs.) Il présente enfin le nouveau visage qu'ont donné à la lexicologie des travaux comme ceux de M. G. Matoré. Dans un volume de dimension aussi réduite, l'auteur ne pouvait qu'effleurer des questions aussi vastes et aussi complexes. Il le fait sans sacrifier ni l'exactitude ni la clarté.

C'est une excellente vue d'ensemble, une parfaite mise au point qui dispensera le lecteur uu peu pressé ou non spécialiste de recourir à des travaux plus complets. Une bibliographie sommaire mais suffisante, bien à jour, aidera ceux qui veulent en savoir davantage. Un petit livre qui mérite de retenir l'attention, car il offre une très bonne initiation aux études de vocabulaire français.

Jean BOURGUIGNON.

Nous avons encore reçu :

Description du Royaume de Congo et des Contrées Environnantes par Filippo Pigafetta et Duarte Lopez (1591), traduite de l'italien et annotée par Willy BAL. Publications de l'Université Lovanium de Léopoldville, 12. Louvain-Paris, 1963. 249 pages, illustré.

Memòries por A. GRIERA. Biblioteca Filologica-Historica, VIII. Instituto Internacional de Cultura Románica, Abadía de San Cugat del Vallés, 1963. 356 pages.

Paul AEBISCHER, *Essai sur l'histoire de Saint-Marin des origines à l'an mille*, Saint-Marin, 1962. 88 pages.

Geneviève MASSIGNON, *Contes Corses*. Centre d'Études Corses de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Aix. Aix-en-Provence, 1963. 380 pages.

V. VILDOMEC, *Multilingualism*. Leyden, 1963, 262 pages.

Obert A. HALL Jr., *Idealism in romance linguistics*. Cornell University Press. Ithaca, New York, 1963, 109 pages.

Angela VAZ LEÃO, *O periodo hipotético iniciado por* se. Belo Horizonte, 1961, 233 pages.

Cynthia CREWS, *Extracts from the Meam Loez (Genesis) with a Translation and a Glossary*. Procedings of the Peeds Philosophical and Literary Society, September 1960, 106 pages.

Lothar A. ENDELE, *Wortfolge und Integration, Untersuchungen zum Stil moderner französischer Prosa. Inaugurel-Dissertation*. 1962. 115 pages.

Cerca. Centre d'Études et de Recherches Catalanes des Archives. N° 20, Printemps 1963. Un fascicule polycopié de 200 pages.

Le livre du roy Rambaux de Frise, edited by Barbara NELSON SARGENT. University of Pittsburg. Grins, 1963. Un fascicule polycopié de 79 pages, de 20 × 28 cm.